

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**La vie après l'enfer**

Esther Rochon, *Lame*, Montréal, Québec/Amérique, coll. » Sextant », n° 9, 1995, 244 p., 10,95 \$.

Daniel Sernine, *Sur la scène des siècles*, Montréal, Les Publications Ianus, 1995, 144 p., 11,95 \$.

Claude Janelle

Numéro 79, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38642ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Janelle, C. (1995). Compte rendu de [La vie après l'enfer / Esther Rochon, Lame, Montréal, Québec/Amérique, coll. » Sextant », n° 9, 1995, 244 p., 10,95 \$. / Daniel Sernine, *Sur la scène des siècles*, Montréal, Les Publications Ianus, 1995, 144 p., 11,95 \$.] *Lettres québécoises*, (79), 32–33.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# La vie après l'enfer

Grâce à la passion, l'héroïne d'Esther Rochon transforme la souffrance en rédemption.

SCIENCE-FICTION  
Claude Janelle

**I**L EST ÉTONNANT QUE LA MORALE CATHOLIQUE dans laquelle la société québécoise a baigné jusque dans les années soixante n'ait incité aucun romancier à dépeindre l'enfer, ce lieu où les pécheurs sont condamnés à brûler éternellement selon l'enseignement de l'Église. Il fallait une auteure de science-fiction comme Esther Rochon pour oser, en 1995, s'aventurer dans des dédales aussi piégés et pour réussir à imposer une vision tout à fait personnelle de ce lieu de toutes les damnations. Mais attention ! On ne trouve pas dans *Lame* la moindre volonté de livrer un récit édifiant ou moralisateur. Les enfers sont ce qu'ils sont parce qu'il faut bien un endroit où les damnés doivent purger leurs peines, et ceux qui assurent le bon fonctionnement de cet univers de souffrances très organisé — il faut bien que quelqu'un fasse la sale besogne — ne sont pas plus sadiques que d'autres. Leur monde est en quelque sorte la poubelle de l'humanité, le déversoir des pires perversions, mais ils ne peuvent échapper à leur condition de bourreaux car ainsi en a décidé leur roi. Celui-ci croit en effet préférable pour son peuple de retirer les bénéfices de ce travail ingrat plutôt que de lui redonner sa dignité en refusant d'exécuter ces basses tâches.

## La faute de Lame

C'est dans cet univers sombre, violent et désespéré qu'arrive un jour l'héroïne, Lame, condamnée aux enfers mous, car il existe aussi des enfers durs — chauds ou froids — où l'on grille comme des « saucisses » et où l'on gèle comme des « glaçons ». La faute de Lame est légère, mais celle-ci est tout de même destinée à devenir une larve monstrueuse que la boue finira par avaler. Elle sera toutefois sauvée par Vaste, un étranger venu apprendre au fils du roi des enfers l'art de manier l'épée. Il l'amènera dans son château, la fera soigner, à tel point que Lame se transformera peu à peu en une jeune femme d'une beauté irradiante.

Racontée ainsi, cette histoire peut sembler tenir du conte de fées, mais il n'en est rien. Dans sa vie antérieure, Lame se trouvait laide et se détestait, vivait en marge de la société. C'est cette attitude qui lui a valu son séjour aux enfers. Il a suffi que Vaste pose sur elle son regard pour qu'elle se sente enfin valorisée. Et c'est à ce moment que commence la métamorphose de Lame qui prendra une part active dans la transformation du royaume des enfers.

Comme c'est souvent le cas chez Esther Rochon, le personnage prin-

cipal finit toujours, grâce à son comportement, par jouer le rôle de guide spirituel ou d'instigateur de changements même s'il ne se sent pas de dispositions particulières pour assumer cette responsabilité. Il estime qu'il a assez de sa vie à gérer sans devoir sauver le monde, mais sa propre conduite finit par devenir une inspiration pour les autres. Ainsi le prince Rel, qui doit succéder à son père, trouvera auprès de Lame la force d'entreprendre des réformes qui vont bouleverser l'économie du pays et modifier en profondeur la mentalité de son peuple. Ce renouveau aura été possible grâce au cheminement intérieur de Lame qui aura su découvrir, au-delà de sa passion pour Vaste — et de son envers, la cruauté et la violence qu'elle subit auprès de son amant —, la voie qui mènera à la sérénité.

## La souffrance, indice d'humanité

*Lame* est un magnifique roman sur la souffrance et sur la rédemption. Esther Rochon ne nous épargne pas les descriptions horribles et insupportables de ce monde aspiré par la folie de la violence, de la cruauté et de la justice immanente. Pourtant, de cet univers perverti par le spectacle continu de la souffrance sanctionné par des juges désincarnés émergera une volonté de changement. De ces atrocités naît la beauté que représente Lame. C'est la grande réussite d'Esther Rochon que de dégager de cette violence omniprésente un espoir de salut. Une telle thématique peut surprendre chez elle pour qui ne connaît pas la totalité de son œuvre. Elle est pourtant clairement inscrite dans une nouvelle parue en 1988, « Devenir vivante », qui contient en germe ce roman alors qu'elle explorait avec la même rigueur, la même insoutenable lucidité, les rapports entre bourreaux et victimes. Déjà le prince Rel y profilait son inquiétante nature d'hermaphrodite.

*Lame* aurait pu n'être qu'un cauchemar se nourrissant de ses propres images de sexe et de sang jusqu'à la nausée. S'il n'en est rien, c'est grâce à l'humanité de certains personnages, dirais-je, aussi paradoxal que cela puisse paraître. Lame d'abord :

*Avoir honte de ce qui l'excitait, cela ne menait nulle part. Dans ce monde perverti, ses pulsions le devenaient aussi. Mais elle conservait sa liberté de penser et d'agir.*

Vaste aussi, son amant :

*Cependant, le moindre de leurs regards échangés manifestait l'envers de ce monde effrayant et témoignait de la possibilité d'être humain dans la tourmente.*

Rel, bien sûr, mais surtout Roxanne, une bonne âme rencontrée par





Lame, qui s'emploie aux enfers à soulager la détresse de certains damnés.

La compassion de Lame pour son amant, même si elle sait qu'il a commis des actes gratuits de cruauté, finira aussi par modifier le climat de haine et de violence. Elle permet de croire en un pardon possible, étape préalable et nécessaire à la rédemption. Au fond, Esther Rochon nous dit que, en dépit des abjections les plus terribles dont est responsable l'histoire du monde, il est encore possible de rebâtir une humanité nouvelle. Mais, comme le dit Rel, devenu roi : « Il y a des deuils à vivre, entre l'enfer et la terre. »

## La passion salvatrice

*Lame* est aussi, à n'en pas douter, un roman sur la passion qui utilise le paysage tourmenté des enfers pour illustrer ce sentiment paroxystique. Les descriptions saisissantes des lieux créent un environnement physique prégnant tandis que les conversations philosophiques de Lame et de Roxanne qui discutent de leur vie sur la terre composent un environnement moral tout aussi riche. On pourra trouver, cependant, que ces discussions sur la passion adolescente de Roxanne pour son professeur — une femme — ralentissent considérablement l'action et brisent le rythme du récit. Le ton trop construit du dialogue crée aussi une impression d'irréalité qui jure avec le climat très réaliste des enfers, malgré les bases éminemment irrationnelles de cet univers. Cependant, ces deux chapitres présentent un intérêt supplémentaire, car ils comportent une part d'autobiographie. Ils nous donnent accès à une période de l'existence d'Esther Rochon et à ses états d'âme d'adolescente, ce qui est rare chez elle, du moins dans une forme aussi transparente.

Dans une entrevue qu'elle accordait au journal *Voir*, l'auteure affirmait :

Quand ça fait un bout de temps qu'on écrit, vient un moment où on a envie de rire de ce qu'on fait. J'étais un peu dans cet humeur-là quand j'ai écrit *Lame*.

Je ne sais pas si l'intention de la romancière transparait dans son œuvre. J'y ai plutôt vu, pour ma part, une descente terriblement bouleversante dans les abîmes de l'âme humaine et une renaissance qui passe par la souffrance. Ceux qui ont déjà connu une passion dévorante ou les bas-fonds de l'âme apprécieront doublement ce roman salvateur.

## Sernine et les civilisations anciennes

Amorcée au milieu des années soixante-dix sous le signe du fantastique canonique, l'œuvre de Daniel Sernine est aujourd'hui abondante et diversifiée. Ainsi l'auteur a expérimenté une forme de fantastique plus moderne avec la parution en 1987 de la nouvelle « Sur la scène des siècles ». Ce travail de renouvellement a culminé en 1994 dans son roman *Manuscrit trouvé dans un secrétaire*, ambitieuse tentative de conjuguer la tradition et la modernité en littérature fantastique. Il en résultait deux récits parallèles qui ne s'interpellaient pas vraiment et s'interpénétraient encore moins.

Qu'en est-il de ce recueil de nouvelles ? Le titre, en plus de saluer la publication d'un texte important dans la démarche créatrice de Sernine, laisse présager une thématique unificatrice à travers une trame temporelle qui couvre plusieurs périodes historiques. L'immortalité et la

présence de divinités appartenant à des civilisations anciennes servent de fil conducteur aux premières nouvelles, puis l'aspect spirituel s'efface peu à peu à mesure que les textes abordent des périodes plus récentes de l'histoire de l'humanité. Ce choix se défend si l'on considère que la spiritualité et le sacré n'ont plus la même importance dans les sociétés modernes.


C'est plutôt sur le plan de l'unité thématique que le recueil accuse des faiblesses. « Histoire de l'oiseau d'Alep et des six voleurs », en empruntant sa structure narrative aux *Contes des mille et une nuits*, constitue une première rupture de ton discutable. C'est toutefois la nouvelle « Ses dents » qui fait véritablement problème. Pourquoi l'avoir insérée dans ce recueil ? Elle appartient à la veine gothique de l'auteur — il s'agit d'une histoire présumée de vampire — et, qui plus est, dans cette nouvelle version, la nature fantastique du récit est loin d'être attestée. Sans doute l'auteur a-t-il voulu jouer sur la notion d'hésitation chère au théoricien Todorov et donner à sa nouvelle un caractère moderne. Malheureusement, ce texte trahit ses origines, à la fois par son écriture et par son sujet.

*Sur la scène des siècles* affiche néanmoins dans son ensemble un réel effort de renouvellement qui prend ici la forme d'un travail sérieux, voire érudit, sur les divinités qui gouvernaient les peuples de l'Ancien Empire égyptien et de la Mésopotamie, il y a plusieurs millénaires. Daniel Sernine met à profit sa formation d'historien dans ces nouvelles finement allusives, empreintes d'un sens du sacré qui leur confère une belle sensibilité.



Daniel Sernine

LIBER



Jean-Pierre Roy  
La lettre interdite de Kafka

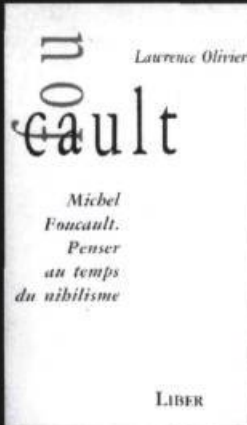
Jean-Pierre Roy

afk a


la  
lettre  
interdite  
de Kafka

LIBER

272 pages, 23 dollars



Michel Foucault.  
Penser  
au temps  
du nihilisme



Lawrence Olivier  
Michel Foucault. Penser  
au temps du nihilisme

LIBER

248 pages, 22 dollars